

Grégory Moreau
2 impasse des vignes
49400 Chacé

moreaugreg@hotmail.com

06 61 10 21 58

Au pays des candides *(Dans le thème)*

Il savait qu'il devait la trahir. C'était même prévu dans le plan, l'étape ultime avant la liberté. Avec elle ce serait facile, c'est même pour ça qu'il l'avait choisi. Un regard, un sourire, un mot tendre à son encontre et aussitôt elle lui appartenait. Elle était le sujet idéal, une belle jeune femme un peu timide, souriante et joviale mais avec une petite douleur dans le regard qui trahissait sa fragilité. Il lui avait confié le sac 2 heures plus tôt, un gros sac de voyage noir rempli de promesses. Le plan élaboré était parfait, il en avait maîtrisé chaque phase. Mais la fin déconnait. Un sale grain de sable s'était incrusté dans l'engrenage et était en train de lui retourner le cerveau. Tout juste garé en bas de l'immeuble miteux où elle résidait, il s'était mis à douter.

Pourquoi ça devenait compliqué avec cette fille alors qu'il avait trahi sans peine ses complices ? Pourtant, doubler ces derniers risquait de lui coûter cher, il s'était quand même associé à des malfrats de première envergure. C'est pour ça qu'il avait besoin d'elle pour disparaître. Disparaître... Car plus besoin d'être.

Dès le début il avait compris que ce projet était la chance de sa vie. Quand toute la bande s'étaient réunis chez son pote Ricco pour se voir exposer l'opération, tout se mis en place dans sa tête en quelques secondes, comme soufflé par le Dieu de la discorde. Le plan de Ricco était parfait, le sien devait l'être tout autant. Pour ça, il avait besoin d'une fille, inconnue de ces complices.

Il l'avait repéré dans un salon de coiffure quelques quartiers plus loin, la scrutant de temps en temps à travers la vitrine. Jeune, agréable à regarder, elle passait ses journées à shampooiner les vieilles dames. Lui apporter du rêve sera donc un jeu d'enfant. Le rendez-vous pour une coupe fut pris le lendemain et à

la question « *Qui vous coiffe ?* », il répondit « *C'est vous* ». Au premier rencard, Alexandre comprit qu'elle serait la marionnette idéale.

Elle s'appelait Suzanne. Dès le début, il avait multiplié les attentions à son égard pour la mettre chaque fois en émoi. Pour elle, Alexandre s'était fabriqué une identité, une personnalité, une vie rêvée. En sa présence il était un négociant en vin qui avait réussi sa carrière professionnelle. Il en venait même parfois à oublier lui-même qu'il n'était qu'un voleur, un arnaqueur, un petit criminel qui s'apprêtait à changer de vie.

Les relations sur le long terme n'étaient pas son fort, mais avec elle il n'eut pas à faire d'effort. Sa compagnie était agréable. Au bras de Suzanne, il aimait être ce nouvel Alexandre. Mais il fallait pourtant qu'il fragilise leur relation pour la tester et savoir ainsi s'il pourrait lui confier le sac au moment voulu.

Il vint un jour la voir en costume et mallette à la main. Trois jours qu'ils ne s'étaient pas vu, elle avait du trouver cette absence interminable. Il fut toutefois un peu déçu de leur retrouvaille, elle ne semblait pas aussi enthousiaste qu'il l'aurait souhaité. Si elle lui en voulait d'avoir été absent, c'était plutôt bon signe ! Ils avaient passé la nuit ensemble, une nuit torride et envoutante. Prêt à partir au petit matin, il se saisit de sa mallette d'un geste vif qui la fit s'ouvrir et déverser sur le sol... plusieurs liasses de gros billets.
« *Qu'est-ce que c'est que ça ?* » demanda-t-elle bouche bée. « *T'étais pas censé voir ça* », répondit-il d'un air faussement gêné.

Ce matin là, Suzanne arriva en retard au salon de coiffure. Ce matin là, Suzanne avait appris que son amant n'était pas négociant en vin. Ce matin là, Suzanne su.

Alexandre lui avait avoué la vérité, du moins celle qu'il l'arrangeait : un bandit au grand cœur abîmé par une vie rempli d'épreuves qui lui avait fait prendre le mauvais chemin. Ils avaient discuté 2 longues heures où il testa son pouvoir d'influence et de persuasion. « *Je suis désolé, conclu Alex, je ne suis pas un ange* ». Elle leva la tête et fini par lâcher. « *Je ne sais pas si ça me dérange...* ». Les yeux embués de larmes, ils approchèrent leur visage l'un de l'autre pour s'embrasser passionnément. « *Je suis à toi* » semblait prouver ce baiser. « *Tu es ma proie* » était plus près de la vérité.

C'est là que ça a déconné. Quand il comprit qu'elle lui était dévouée, toute crainte d'échouer avec elle avait disparu. Il se sentait fort et invincible en sa compagnie. Là, dans la voiture, prêt à la trahir, il le comprit. Il restait figé comme un con alors qu'il devrait courir récupérer le sac contenant le magot. Il s'en était emparé le matin même rempli du butin du braquage et s'était chapardé avec, laissant sur le carreau ses complices. Quand il le déposa chez Suzanne, elle était toute tremblante, osant à peine le toucher de peur de se brûler. Ici le sac était en sécurité. Il lui avait assuré que c'était son dernier coup, celui qui les mettraient à l'abri du besoin pour toujours. Elle devait garder le magot chez elle et attendre son retour, le temps de retourner à la planque de ses complices et détruire tous les éléments qui pourraient conduire qui que ce soit trop facilement jusqu'à lui. C'était le plus délicat.

Mais il avait réussi. Tout avait marché, du début à la fin. Tout.

Ou presque. Suzanne...

Profiter seul de l'argent colossal que contient le sac ? En profiter avec elle ? Il l'aimait, oui. Mais l'aimerait-il toute sa vie ? La solitude n'est-elle pas la plus sûre des libertés ?

Il frappa un grand coup sur le volant. Ne pas perdre de temps, sortir de la voiture, vite, monter jusqu'à son appartement, entrer sans frapper.

« *Suzanne ?* ». Silence. « *Suzanne, je suis là* ». Aucune réponse. « *Suzanne ?* ». Il chercha dans toutes les pièces. Suzanne n'était plus là. Le sac non plus.

...

Elle savait qu'elle devait le trahir. C'était même prévu dans le plan, l'étape ultime avant la liberté. Avec lui, ce serait facile, c'est même pour ça qu'elle l'avait choisi. Elle n'avait pas eu besoin de beaucoup jouer la comédie, ces hommes là se repèrent de loin : un peu charmeur, un peu vantard, faussement modeste. Il suffit de boire leur parole et ils devenaient des jouets. Quand il est rentré au salon de coiffure, ce matin là, elle l'a vu venir à des kilomètres. Un homme comme lui qui entre dans un sanctuaire de vieilles et vous réclame pour une coupe, ça veut tout dire. Bien habillé, belles chaussures, ça va, il avait de l'argent, elle pourrait en profiter sans qu'il se doute. Elle pu abuser de sorties, de restaurs, de cadeaux sans dépenser le moindre centime. Un champion au lit en plus, quel jackpot ! Mais elle commençait à se lasser. Les relations longues, c'est pas son truc. Elle avait décidé de le quitter. Une

dernière nuit de folie en guise d'adieu et bye bye. Comment lui dire ? Elle n'en avait pas eu l'occasion. La comédie qu'il lui avait servi avec le coup de la mallette qui s'ouvre l'avait scotché. Elle avait déjà vu cette scène à la télé. Lui, le gentil niais trop sûr de lui était un méchant ? Mais après tout, pourquoi pas ! Ca pouvait mettre un peu de piment dans la vie. Quand elle arriva au travail, ce matin, Suzanne su. Elle su qu'elle devait continuer de jouer la comédie, car un jour ou l'autre, elle pourrait toucher le pactole, et enfin changer de vie pour de bon. Sans lui. La solitude est la plus sûre des libertés.

10/11/2018

Inspiration : Chanson « Big Bang (Au pays des Candides) » de Brigitte - Album « Et vous, tu m'aimes ».

Au pays des candides (*Dans le thème, version longue*)

Il savait qu'il devait la trahir. C'était même prévu dans le plan, l'étape ultime avant la liberté. Avec elle, ce serait facile, c'est même pour ça qu'il l'avait choisi. Un regard, un sourire, un mot tendre à son encontre et aussitôt elle lui appartenait. Il n'avait pas eu besoin de beaucoup la charmer, ces filles là il les repèrent de loin : un peu perdue, un peu isolée, un peu malheureuse. Elle était le sujet idéal, une belle jeune femme un peu timide, souriante et joviale mais avec une petite douleur dans le regard qui trahi sa fragilité. Il aurait pu la charmer comme les autres mais avec elle il en avait fait des tonnes, pour être sûr. C'est à elle qu'il avait confié le sac 2 heures plus tôt, un gros sac de voyage noir rempli de promesses. Elle devait certainement le garder sans le lâcher des yeux, attendant toute tremblante son retour comme une libération de ce fardeau. Le plan élaboré était parfait, il en avait maîtrisé chaque phase, prévoyant que la partie «sédution d'une naïve» serait la plus savoureuse. Mais la fin déconnait. Un grain de sable s'était incrusté dans l'engrenage. Un sale grain de sable qui était en train de lui retourner le cerveau.

Tout juste garé en bas de l'immeuble miteux où elle résidait, la main encore sur la clé de contact qu'il venait de tourner, il s'était mis à douter. « *Est-ce que je l'emmène avec moi ?* ». A l'origine, il devait juste prendre le sac et se barrer. Il n'avait absolument pas prévu d'éprouver des sentiments pour elle.

Pourquoi ça devenait compliqué avec cette fille alors qu'il avait trahi sans peine ses complices ? Sans doute parce que quand on monte des coups, c'est les risques du métier de se faire trahir. Ca lui était déjà arrivé, ça rempli de rage mais ça fait apprendre. Sauf que cette entourloupe là risquait de lui coûter très cher, car cette fois il ne s'était pas associé au petit bandit du quartier, il avait tapé dans le lourd, des malfrats de première envergure. C'est pour ça qu'il avait besoin d'elle pour disparaître. Disparaître... Car plus besoin d'être.

Dès le début il avait compris que ce projet était la chance de sa vie. Dès le début, il su que s'ils arrivaient à les doubler, il n'aurait plus à se soucier de l'avenir. Comment s'y prendre ? Alors que toute la bande s'étaient réunis chez son pote Ricco pour se voir exposer l'opération, tout se mise en place dans sa tête en quelques secondes, comme soufflé par le Dieu de la discorde. Le plan de Ricco était parfait, le sien devait l'être tout autant. Pour ça, il avait besoin d'une fille, inconnue des autres.

Il savait déjà où partir en chasse. Quelques quartiers plus loin était un salon de coiffure devant lequel il passait souvent. Il y apercevait par la vitrine cette employée qui lui avait tapé dans l'œil et s'était dit qu'un jour, il la séduirait pour la mettre dans son lit. Il avait maintenant des desseins plus importants pour elle. La pauvre passait son temps à shampooiner les vieilles dames qui lui montrait des photos de leur chien, quand d'autres lui rabâchaient que tout devenait de pire en pire et que « *de notre temps ça ne se serait pas passé comme ça* ». Un ennui mortel ! Lui apporter un peu de rêve serait un jeu d'enfant. La chance devait être avec lui car quand il passa la porte du salon, c'est elle qui l'accueillit. Il se souvient encore de ces grands yeux verts qui le dévisagèrent pendant qu'il approchait lentement vers le comptoir, l'analysant de la tête au pied. « *Ca te change des mamies, pas vrai, poupée ?* », pensa-t-il en accentuant son regard sur elle. Le rendez-vous pour une coupe fut pris pour le lendemain et à la traditionnelle question « *Qui vous coiffe ?* » il lui répondit « *Maintenant, c'est vous* » avec son plus beau sourire. Avait-il fait le bon choix ?

Suzanne : naïve, ingénue, gentille et un peu perdue. Dès le premier rendez-vous, Alexandre comprit qu'elle serait la marionnette idéale.

Chaque plan s'échafaudait sans anicroche. Celui de Ricco, et le sien en parallèle. Quatre mois de préparation dans les 2 cas, minutieux, méticuleux... excitant ! Dans moins de deux mois ils passeraient à l'action. L'avantage de préparer un coup associé à la pègre, c'est que rien n'était laissé au hasard. Tant mieux, Alexandre n'aimait pas le hasard, tout devait être réglé comme une horloge. Il était d'ailleurs temps de vérifier si les pendules étaient bien à l'heure avec Suzanne.

Depuis le début, il avait multiplié les attentions à son égard, les restaurants, les sorties cinés. Il s'était montré cultivé, attentionné, avait étalé sa richesse grâce à de multiples cadeaux qui la mettait chaque fois en émoi. Pour elle, Alexandre s'était fabriqué une identité, une personnalité, une vie rêvée. En sa présence il était un négociant en vin qui avait réussi sa carrière professionnelle et sortait d'un gros chagrin d'amour qu'elle était seule à lui faire oublier. Il en venait même parfois à oublier lui-même qu'il n'était qu'un voleur, un arnaqueur, un petit criminel qui s'apprêtait à changer de vie.

Les relations sur le long terme n'étaient pas son fort... mais avec elle il n'eut pas

à faire d'effort. Après tout, sa compagnie était agréable. D'apparence fort séduisante, Suzanne avait également beaucoup d'humour, de l'esprit autant que de la répartie. Il avait appris à apprécier le grand sourire qu'elle arborait quand ils se retrouvaient, aimait débattre ensemble des films à la sortie du cinéma, adorait le regard espiègle qui la trahissait chaque fois qu'elle tentait l'ironie. Et malgré ses airs de jeune fille sage, elle se montrait au lit aussi peu farouche qu'elle était talentueuse. Oui, il n'avait pas eu à faire d'effort car à son bras, il aimait être Alexandre le négociant en vin. Mais il fallait pourtant qu'il fasse tout sauter en éclat pour la tester. C'était dangereux, mais pourtant le seul moyen d'être sûr qu'il pourrait lui confier le sac au moment voulu.

Comment s'y prendre ? Facile. Il ne savait plus s'il avait vu ça à la télé, au cinéma ou dans un livre, mais la technique était assez simple. Il vint un jour la voir en costume et mallette à la main. Trois jours qu'ils ne s'étaient pas vu, trois jours qu'elle due trouver insupportable car tous deux revenaient d'une escapade en amoureux en Espagne. Presque une semaine de rêve où il avait fini d'asseoir son emprise sur elle. « *Je pourrai la mettre sur le trottoir quand je veux* » avait-il pensé. Mais il ne mangeait pas de ce pain là. Il fut toutefois un peu déçu de leur retrouvailles, elle ne semblait pas aussi enthousiasme qu'il l'aurait souhaité. Elle lui en voulait d'avoir été absent, c'était plutôt bon signe. Ils avaient passé la nuit ensemble, une nuit torride et envoutante qui vous donne des courbatures le lendemain tellement vous avez donné de vous. Prêt à partir au petit matin en promettant de l'inviter à déjeuner à midi, il se saisit de sa mallette d'un geste vif qui la fit s'ouvrir et déverser sur le sol... plusieurs liasses de gros billets. « *Qu'est-ce que c'est que ça ?* » demanda-t-elle bouche bée. « *T'étais pas censé voir ça* », répondit-il d'un air faussement gêné.

Ce matin là, Suzanne arriva en retard au salon de coiffure. Ce matin là, Suzanne avait appris que son amant n'était pas négociant en vin. Ce matin là, Suzanne su.

Alexandre était fier de lui. Fier de son talent, de son bagou pour arranger les choses à sa façon. Il avait avoué la vérité à Suzanne. Ou du moins, la vérité qu'il l'arrangeait. Il n'était plus négociant en vin, mais un bandit au grand cœur, abîmé par une vie remplie d'épreuves qui lui avait fait prendre le mauvais chemin. Ils avaient discuté 2 heures, 2 longues heures où il testa son pouvoir

d'influence et de persuasion. « *Pour toi je vais tout arrêter*, lui avait-il dit. *Je ne veux plus de ça, ce n'est pas la vie que je veux t'offrir. Je t'aime, je t'aime plus que tout. Quand je me lève le matin je pense à toi, quand je me couche le soir je pense à toi. Quoique je fasse dans la journée j'ai ton image, ton sourire dans la tête. Oui je t'ai menti Suzanne. J'aurais pu commettre tous les crimes du monde, rien ne me fait autant mal que les mensonges que je du te dire pour te protéger. Mille fois j'ai voulu te dire la vérité. Mille fois j'ai eu peur de te perdre, je n'y survivrai pas. Mais aujourd'hui, pour toi, je veux faire une croix sur mon passé, je veux tout arrêter. Tu as fait de moi un homme neuf, un homme heureux, un homme qui aime vivre le jour à tes côtés et la nuit dans tes bras. Je renie tous mes démons, toutes mes mauvaises influences, tout ce côté sombre de ma vie, car ma lumière, c'est toi* ». Suzanne ne répondit rien, un silence pesant s'installa alors. « *Je suis désolé*, conclut Alex, *je ne suis pas un ange* ». Elle leva la tête et finit par lui sourire. « *Je ne sais pas si ça me dérange* », répondit-elle. Ils se regardèrent brièvement, les yeux embués de larmes, puis approchèrent leur visage l'un de l'autre pour se donner un baiser autant fougueux que passionné. « *Je suis à toi* » semblait prouver ce baiser. « *Tu es ma proie* » était plus près de la vérité.

C'est là que ça a déconné. Toujours assis dans sa voiture, Alexandre avait revécu ses événements en 5 secondes dans sa tête. Quand il comprit qu'elle lui était dévouée, toute crainte d'échouer avec elle avait disparu. Il se sentait fort et invincible en sa compagnie, elle était son accomplissement, son trophée. Avec elle, il avait gagné. C'est là que les sentiments ont commencé pour de bon : à se sentir trop valorisé à ces côtés, il ne pouvait plus se passer d'elle. Il s'en rendait compte maintenant, assis dans cette voiture, immobile comme un con alors qu'il devrait courir récupérer le sac contenant le magot. Il s'en était emparé le matin même avec le butin du braquage et s'était chapardé avec, laissant sur le carreau ses complices. Quand il était venu le déposer chez Suzanne, elle était toute tremblante, n'osant même pas le toucher de peur de se brûler à un feu imaginaire. Il savait qu'ici le sac était en sécurité. Personne ne savait où elle habitait car personne ne connaissait Suzanne. Il lui avait assuré que c'était son dernier coup, celui qui les mettraient à l'abri du besoin pour toujours. Ensuite, ils fuiraient ensemble vivre en Espagne, ce pays où ils avaient passés tellement de bon moment. Elle devait planquer le magot chez elle et attendre son retour, dans une heure, deux tout au plus. Il fallait qu'il retourne à

leur planque et détruire tous les éléments, cartes, notes, traces qui auraient pu conduire qui que ce soit, flics ou la pègre, trop facilement jusqu'à lui. C'était le plus délicat car il risquait à tout moment de se faire pincer. Mais il avait réussi. Tout avait marché, du début à la fin. Tout.

Ou presque. Suzanne...

Profiter seul de l'argent colossal que contient le sac ? En profiter avec elle ? Il l'aimait, oui. Mais l'aimerait-il toute sa vie. La solitude n'est-elle pas la plus sûre des libertés ?

S'enticher d'une femme, il n'avait jamais fait cela auparavant.

Il frappa un grand coup sur le volant. Ne pas perdre de temps, sortir de la voiture, vite, monter jusqu'à son appartement. Frapper à la porte ? Inutile, rentrer directement. « *Suzanne ?* ». Silence . « *Suzanne, je suis là* ». Aucune réponse. « *Suzanne ?* ». Il chercha dans toutes les pièces. Suzanne n'était plus là.

Elle savait qu'elle devait le trahir. C'était même prévu dans le plan, l'étape ultime avant la liberté. Avec lui, ce serait facile, c'est même pour ça qu'elle l'avait choisi. Un regard, un sourire, un mot tendre à son encontre et elle ferait comme si elle lui appartenait. Elle n'avait pas eu besoin de beaucoup jouer la comédie, ces hommes là se repèrent de loin : un peu charmeur, un peu vantard, faussement modeste. Il suffit de boire leur parole et ils devenaient des jouets. Quand il est rentré au salon de coiffure, ce matin, elle l'a vu venir à des kilomètres. Un homme comme lui qui entre dans un sanctuaire de vieilles et vous réclame pour une coupe, ça veut tout dire. Bien habillé, belles chaussures, ça va, il avait de l'argent, elle pourrait en profiter sans qu'il se doute. Beau gosse en plus, ça rendrait les choses plus agréables. Elle pu profiter de sorties, de restos, de cadeaux sans dépenser le moindre centime. Un champion au lit en plus, quel jackpot ! Mais elle commençait à se lasser, les relations longues, c'est pas son truc. Elle avait décidé de le quitter peu après leur voyage en Espagne. Trois jours absent et il ne lui avait pas manqué. Une dernière nuit de folie en guise d'adieu et bye bye. Comment lui dire ? Elle n'en avait pas eu l'occasion. La comédie qu'il lui avait servi avec le coup de la mallette qui s'ouvre l'avait scotché. Elle avait déjà vu cette scène à la télé. Lui, le gentil niais trop sûr de lui était un méchant ? Le discours qu'il lui avait sorti après fini de l'achever. Mais après tout, pourquoi pas ! Ca pouvait mettre un peu de piment

dans la vie. Quand elle arriva au travail, ce matin, Suzanne su. Elle su qu'elle devait continuer de jouer la comédie, car un jour ou l'autre, elle pourrait toucher le pactole, et enfin changer de vie pour de bon. Sans lui. La solitude est la plus sûre des libertés.